



Annie
DUPRAT

MARIE- ANTOINETTE

1755-1793

Images et visages d'une reine

autrement

Vies parallèles. Une collection de biographies illustrées qui analyse les représentations d'un personnage célèbre au gré des mouvements de l'histoire.

MARIE-ANTOINETTE

1755-1793

Images et visages d'une reine

« Catin », « créature de l'enfer », « garce autrichienne » : les injures contre Marie-Antoinette ont fleuri durant ses dix-neuf années passées à Versailles. La violence des caricatures, des pamphlets et des chansons de l'époque semble à peine croyable aujourd'hui.

Fille de Marie-Thérèse d'Autriche, mariée en 1770 pour des raisons politiques au futur Louis XVI, la reine est considérée comme « le fléau et la sangsue des Français ». Elle est guillotinée le 16 octobre 1793 sous les vivats du peuple en Révolution et, depuis lors, sa mémoire oscille entre haine et dévotion, de l'étrangère intrigante pour la France républicaine du XIX^e siècle à la figure de jeune femme coquette et incomprise qu'elle incarne de nos jours.

S'appuyant sur une riche iconographie, l'historienne Annie Duprat démêle les représentations contrastées de la postérité de Marie-Antoinette, devenue malgré elle « la Lady Di du XVIII^e siècle ».

Annie Duprat est spécialiste d'iconographie historique. Elle s'intéresse à la construction de l'opinion publique par les caricatures et les pamphlets. Elle a publié notamment *Le roi décapité. Essai sur les imaginaires politiques* (Cerf, 1991), *Les rois de papier. La caricature de Henri III à Louis XVI* (Belin, 2002) et *Histoire de France par la caricature* (Larousse, 1999).

Marie-Antoinette

Collection **Vies parallèles** dirigée par Olivier Coquard

Le suivi éditorial a été assuré par Laure Flavigny.

Illustration de couverture : le peintre genevois Jean-Étienne Liotard (1702-1789) a réalisé en 1762 les portraits des filles de Marie-Thérèse.

Seule Marie-Antoinette, âgée de sept ans, montre ce visage déterminé.

© Cabinet d'arts graphiques du musée d'Art et d'Histoire, Genève. Dépôt de la Fondation Gottfried Keller 1947-0042

© Éditions Autrement, Paris, 2013

Tous droits réservés. Aucun extrait de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les Éditions Autrement.

www.autrement.com

Annie Duprat

Marie-Antoinette 1755-1793

Images et visages d'une reine

Collection Vies parallèles

Éditions Autrement

Introduction

« Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche », pour reprendre l'identité revendiquée par elle-même lors de son procès, « âgée de trente-huit ans, veuve du roi de France », est archiduchesse de Habsbourg, fille de la terrible impératrice Marie-Thérèse. Née le 2 novembre 1755 – lendemain du tremblement de terre de Lisbonne et jour des Morts : deux mauvais présages, écrira-t-on par la suite –, la jeune Maria-Antonia est promise au dauphin de France afin de sceller l'alliance politico-militaire entre l'Autriche et la France. En 1762, Marie-Thérèse convoque le peintre Jean-Étienne Liotard pour réaliser des portraits de ses enfants les plus jeunes. Âgée d'à peine sept ans, Antonia (ou Antoine, comme on l'appelle volontiers dans sa famille) se différencie de ses sœurs, également croquées par le peintre, par son parfait maintien, son visage décidé et son regard volontaire. Sans entrer dans une étude de physiognomonie, cette science nouvelle si prisée au XVIII^e siècle grâce aux travaux de Johann Kaspar Lavater (1741-1801) qui consiste à définir le caractère d'une personne grâce à son apparence physique, force est de constater que la jeune archiduchesse se montre une petite

ill. couv.

filles dotées d'un fort caractère. Le peintre a placé dans sa main droite une quenouille, attribut domestique et féminin qui aurait dû accompagner Marie-Antoinette sa vie durant : l'enfant n'y attache guère d'attention et pourtant la reine, oublieuse de son statut de femme, sera confrontée à ce signe utilisé pour montrer la décadence d'une monarchie « tombée en quenouille » sous son influence.

Dès 1764, son destin est scellé : elle sera reine de France. On la verra donc en représentation, dauphine désireuse de bien faire, jeune fille avide de plaisirs, puis reine admirée autant que critiquée, mère attentive et négligente, femme politique, héroïne et victime de la Révolution. De Vienne à Versailles, puis des Tuileries au Temple, elle connaît un destin à nul autre pareil. Toute jeune, elle arrive en 1770 dans une cour privée de reine depuis la disparition de Marie Leszczyńska, reine de France et épouse de Louis XV, décédée en 1768. Éblouie par ce qu'elle croit savoir des mœurs françaises, Marie-Antoinette brille et, aveuglée par les lumières de Paris, de ses bals et de ses fêtes nocturnes, ne voit pas les sombres nuages qui s'accumulent sur ce délicieux royaume de France. Mais d'autres pointent ses erreurs et les transforment en fautes, lancent toutes sortes de rumeurs qui la font passer pour une garce autrichienne, une catin, une créature de l'enfer, bref « le fléau et la sangsue des Français ». Qualificatifs violents le plus souvent anonymes avant la Révolution et inventés par ses proches, à l'intérieur même de la famille royale – le duc d'Orléans, cousin du roi, ou le comte de Provence, frère du roi –, ils circulent anonymement à la cour de Versailles et sont rédigés par des folliculaires à leur solde. À partir de 1790, les plumes d'Hébert et de Marat se joignent au chœur antique de la calomnie.

Femme de goût, la reine aime les robes, les bijoux et les beaux objets. Elle crée un style, fait de légèreté sophistiquée et d'amour sincère pour une nature sans afféterie. Elle fait transformer les

jardins de son domaine privé de Trianon dans l'immense parc de Versailles selon le goût anglais, installer des pièces d'eau remplies de carpes et de brochets au Hameau, et s'occupe des moutons enrubannés de la bergerie royale de Rambouillet. Le XVIII^e siècle français résonne encore aujourd'hui comme l'acmé du raffinement, l'apogée des arts d'agrément et de la « douceur de vivre », pour reprendre l'assertion de Talleyrand, un connaisseur ! Films, téléfilms, expositions et romans ne cessent depuis lors de nous vanter ce Versailles brillant et joyeux. Tout se passe comme si la prise de la Bastille ou l'arrivée des foules affamées au château de Versailles en 1789 était l'irruption de monstres sans foi ni loi, de personnes stipendiées ou de la racaille des faubourgs.

Après une période marquée par un républicanisme militant, des années 1840 aux années 1940 environ, le regard porté sur la cour de Versailles et sur la reine Marie-Antoinette évolue. La première période est marquée par la lutte difficile pour établir des institutions républicaines : entre les deux restaurations successives des Bourbons (avril 1814 et juillet 1815) et les révolutions de 1830 et de 1848, le XIX^e siècle ne cesse de ressasser le souvenir d'une monarchie décrite tantôt comme brillante et raffinée, tantôt comme décadente et corrompue. La mémoire de la Révolution française passe par des jugements sur la reine aussi péremptores que contrastés : autrichienne, elle n'aurait pas cessé de comploter contre la France ; femme politique, elle aurait méprisé le roi et affaibli la puissance de la monarchie ; dépensière, elle aurait ruiné le pays ; jolie et raffinée, elle aurait fait de la France le berceau du bon goût et du luxe ; mère aimante, elle aurait introduit de nouvelles façons d'éduquer les enfants ; enfin, victime de la guillotine le 16 octobre 1793, elle est devenue une martyre de la cause royaliste et de la fidélité conjugale...

L'image de Marie-Antoinette est éclatée en autant de fragments d'un puzzle qu'il y a de sensibilités en France.

Héroïne malgré elle d'une tragédie immense qui avait commencé comme un vaudeville dans les bosquets de Versailles, est-elle devenue l'icône de la France, elle, l'Autrichienne sortie de cette « boîte à Pandore » offerte par Marie-Thérèse à Louis XV, comme l'indique une caricature anglaise anonyme ? Nommée familièrement la « petite rousse » à son arrivée en France, elle est devenue *La Rousse royale*, sur une caricature française anonyme de 1791, après avoir été une harpie gloutonne au moment de l'affaire du collier et une libertine passant par tous les lits, d'hommes comme de femmes... Messaline royale, nouvelle Frédégonde ou mère humiliée par les accusations d'inceste avec son fils lors de son procès, femme attentionnée, enfin, pleurant avec son mari à la veille de son départ vers l'échafaud ? Marie-Antoinette est tout cela, une « tête à vents » pour sa mère, une femme joyeuse et un peu écervelée devenue une femme politique intransigeante, refusant de composer avec les autorités révolutionnaires, puis une « reine qui a des malheurs », qualificatif du drame romantique en 1830. Elle présente tous ces visages, à la fois et successivement. Chacun d'entre nous a une image de Marie-Antoinette : celle de la très jeune fille arrivant à Versailles la tête pleine d'illusions, croyant vivre un conte de fées mais devant se soumettre à l'humiliant cérémonial du changement de vêtements en public, et celle de la condamnée gravissant, très droite, les marches de l'échafaud ?

Ces visages multiples de la reine n'ont cessé d'être relayés par des images, tableaux ou caricatures, films et téléfilms, romans ou pièces de théâtre.

Images de Marie-Antoinette

L'Histoire s'éloignant, les passions politiques originelles (Monarchie contre République) perdent en virulence, cédant la

place à une reconstruction affective et individuelle de l'image de la dernière reine de France. Héroïne pour tabloïds, elle est la Lady Di du XVIII^e siècle, une *fashion victim* qui aimait et faisait la mode. Au cinéma et à la télévision, elle est plus souvent montrée en victime tragique de la violence révolutionnaire qu'en femme de pouvoir, oublieuse de ses devoirs et dévoreuse du Trésor royal.

Les hésitations du XX^e siècle se révèlent à travers les images de la reine qui nous sont données à voir : tantôt le cinéma s'inscrit dans le siècle des révolutions et des foules créatrices, et ne centre pas la narration sur la personne de la reine – Abel Gance en 1927, Jean Renoir en 1937 ou même Sacha Guitry en 1953 –, tantôt, à l'instar de Jean Delannoy (1956), il ouvre la voie à des portraits sensibles de Marie-Antoinette. En revanche, les deux films produits lors du bicentenaire de la Révolution française en 1989 (*Les Années lumière* de Robert Enrico et *Les Années terribles* de Richard T. Heffron) suivent la trame du récit héroïque de la Révolution décrite par l'historien Jules Michelet entre 1847 et 1853. À l'inverse, *L'Autrichienne*, film de Pierre Granier-Deferre sorti en 1990 et centré uniquement sur les trois derniers jours de la vie de la reine, va dérouter les spectateurs et ne pas rencontrer le succès espéré. Le titre, la sobriété du ton, l'enfermement dans le huis clos de la Conciergerie, étaient en rupture telle avec l'image de la reine que se faisait le public que celui-ci a rejeté le film. De la même manière, il n'a pas aimé la variation brillante réalisée par Jacques Demy en 1978 à partir du manga japonais *La Rose de Versailles* de Riyoko Ikeda (1972). De leur côté, les cinéastes américains, qui aiment étudier l'histoire à travers le prisme d'un personnage, se sont emparés très tôt de Marie-Antoinette, une femme brillante victime de brutes épaisses (Van Dyke, 1938) ou une jeune fille incomprise (Coppola, 2006). Inutile de préciser que ni l'histoire de la France ni les causes de la Révolution française ne sont évoquées dans ces films...

Pourquoi tant de haine ?

Marie-Antoinette n'est pas réductible à une seule image. Femme de tête, elle est dotée d'un sens politique assez fin qui conduit le roi Louis XVI à lui ouvrir les portes de son conseil dès le 27 décembre 1788. Sans pouvoir décisionnaire, elle y sera régulièrement présente et ses avis compteront dans les décisions prises. Ce faisant, elle outrepassa sa condition de reine, limitée à la fonction de reproduction. Cette intrusion dans la sphère politique est quasiment sacrilège dans un pays qui a inventé la loi salique juste pour éliminer les femmes de la descendance de Philippe le Bel ; en effet, sa fille Isabelle, devenue reine d'Angleterre, aurait pu faire prétendre le roi Édouard III à la couronne de France. Conséquence de cette attitude misogyne et xénophobe, Philippe VI de Valois devient roi de France en 1328.

Née Habsbourg et femme, Marie-Antoinette est accueillie avec circonspection par une partie de la cour et de l'opinion et ne pourra jamais se défaire du soupçon de trahison en faveur de son pays natal. Face à la montée des périls, elle ne se départit pas d'une attitude ferme, idéologiquement contre-révolutionnaire et profondément guerrière. La brutalité de la Révolution française ne suffit pas à expliquer la violence contre la reine, car le persiflage mondain des premières années versaillaises de la jeune princesse a évolué rapidement en critiques de plus en plus acerbes et grossières peu après son accession au trône, puis en un torrent de boue qui submergera tout. Les mots, les chansons et les images qui, des années durant, ont brocardé « la petite reine de vingt ans » menacée d'être renvoyée dans son pays natal, l'ont décrite comme une « Messaline royale » se vautrant dans la débauche, les orgies et un luxe effréné ; ces attaques ont fini par se transformer en poignards dirigés contre elle, à Versailles le 6 octobre 1789, aux Tuileries le 20 juin et le 10 août 1792, enfin en couteau de la guillotine le 16 octobre 1793. L'histoire de Marie-Antoinette se confond avec celle

du pays dont elle avait épousé l'héritier de la couronne, Louis de Bourbon, duc de Berry, qui deviendra roi sous le nom de Louis XVI. Rien que de très normal, car les dauphins de France épousent des princesses étrangères choisies pour des raisons politiques, puisque les monarchies d'Ancien Régime fonctionnent sur un mode patrimonial et familial. Autrichienne, otage d'une alliance scellée avant sa naissance, elle est perçue comme une espionne de Marie-Thérèse, donc comme une ennemie de la France. Jeune, elle n'a pas encore quinze ans lors de son mariage, mais c'est habituel chez les héritiers du trône : rappelons qu'Anne d'Autriche, en 1615, avait épousé Louis XIII à l'âge de quatorze ans et que tous deux ont régné immédiatement. Devenue reine, Marie-Antoinette a cristallisé les passions et suscite encore la polémique, plus de deux siècles après sa mort. Ses contemporains l'ont parfois affublée du qualificatif de « nouvelle Médicis ». Catherine de Médicis, veuve d'Henri II et reine régente du royaume durant la minorité de Charles IX (1560-1563), a subi les mêmes accusations pendant les guerres de Religion : être une étrangère et une femme exerçant le pouvoir. Mais le parallèle s'arrête là : Catherine de Médicis est une femme austère quand Marie-Antoinette est primesautière, Catherine est une épouse trompée par son mari tandis que l'amour porté par Louis XVI à Marie-Antoinette, même s'il peinera longtemps à le lui prouver, est patent et exclusif, et ce roi, fait exceptionnel, n'a pas de maîtresse ! Catherine de Médicis n'aurait pas eu de liaison tandis qu'à Marie-Antoinette on a publiquement prêté toutes sortes d'amant(e)s...

Tant de livres ont été écrits, tant de correspondances ont été échangées, tant de mémoires ont été publiés qui s'interrogent sur la personnalité de la dernière reine de France, guillotinée le 16 octobre 1793, que l'on croit tout savoir de sa vie et tout connaître de ses goûts et de ses émotions. Raconter à nouveau, après ces auteurs (qui sont d'ailleurs bien souvent des femmes, et ce n'est pas indifférent), l'histoire de la vie de

Marie-Antoinette ne présenterait qu'un intérêt modéré si l'on ne posait pas la question différemment. Nous avons choisi de nous placer au niveau du regard et des affects du spectateur, au niveau de cet observateur qui, des années 1770 aux premières décennies du XXI^e siècle, voit changer les images et les visages d'une reine, au gré de la mode et des sensibilités, des événements et de la propagande, de la mauvaise conscience ou de la reconstitution *a posteriori* d'un Ancien Régime mythique. Face à un puzzle difficile à appréhender, nous récusons l'idée de nous ériger en un tribunal dont le juge intemporel serait « l'Histoire », sorte de déesse chargée de distribuer de bonnes ou de mauvaises appréciations sur les mortels qui défileraient sous ses yeux. Marie-Antoinette, qui a dû vivre constamment sous le regard du public, qu'il fût critique ou idolâtre, est à présent devenue une icône et même un fantôme qui hanterait son refuge de Trianon. Histoire pleine de bruit et de fureur, fable tragique d'une reine arrivée trop jeune dans un monde à bien des égards trop vieux, dans une monarchie dont les fondements étaient totalement vermoulus, histoire d'une femme de tête et d'action campée sur ses certitudes d'un autre âge et qui ne peut pas accompagner la régénération révolutionnaire, cette histoire est aussi celle de son double, de cette reine de papier de la propagande qui lui colle à la peau comme une tunique de Nessus mortifère. Chacun porte en soi une Marie-Antoinette forgée par des passions, par des lectures ou par des films : nous vous invitons à ce voyage parmi ces multiples images contrastées.

Marie-Antoinette en rose ?

Choisir la future épouse du futur roi de France n'est pas chose aisée. Elle est d'autant plus difficile, en ces années 1760, que le roi régnant, Louis XV, est l'ancêtre d'une lignée qui, pour avoir été prolifique, n'en est pas moins fragile. Son fils, Louis-Ferdinand, meurt en 1765. Parmi ses petits-enfants, Louis-Joseph Xavier, né en 1751, a été éduqué dans la perspective de devenir roi un jour. Le sort et la maladie en décident autrement et inversent l'ordre naturel des choses : Louis-Joseph Xavier meurt en 1761, avant son père, alors que son grand-père règne et gouvernera encore jusqu'en 1774. Dès 1761 et *a fortiori* en 1765, Louis-Auguste de France, notre futur Louis XVI, sait qu'il va devenir roi, si Dieu lui prête vie. Doté d'une excellente santé, il peut dès lors se préparer à affronter son destin, même s'il préfère les plaisirs de la chasse et du travail manuel à ceux de l'étude. On le décrit volontiers comme étant d'un caractère renfermé, taciturne, sans doute timide. Déjà rompus, sans le savoir, aux délices de la psychanalyse familiale, ses contemporains ont estimé qu'il avait été écrasé par la personnalité brillante, solaire, de son frère aîné. Il est difficile de se prononcer. Toujours est-il

qu'il comprend qu'il est dauphin de France destiné à succéder à un grand-père, Louis XV, naguère « bien-aimé », à présent détesté ; d'un tempérament obéissant, il accepte les contraintes de l'éducation d'un futur roi.

Le poison de l'alliance autrichienne

Arrêtons-nous quelques instants sur les objectifs déclarés de cette alliance, en rupture avec la diplomatie traditionnelle de la France. Il s'agissait de garantir l'équilibre des puissances en Europe en empêchant tout rapprochement de l'Autriche avec la Prusse et avec la Russie. Le premier traité, signé à Jouy-en-Josas le 1^{er} mai 1756, avait pour but de garantir mutuellement les possessions des deux puissances, un secours de 24 000 soldats devant être apporté par un des alliés en cas d'agression de l'autre. Le traité était en réalité en faveur de l'Autriche, qui rêvait de reprendre la Silésie, attribuée au roi de Prusse par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Si Frédéric II de Prusse se lançait contre l'Autriche de Marie-Thérèse, son ennemie de longue date, la France serait obligée d'aider l'Autriche, mais, à l'inverse, il était stipulé que celle-ci n'interviendrait pas en faveur de la France dans sa guerre avec l'Angleterre, la guerre de Sept Ans qui commence justement en 1756. On assiste alors au déclin de la diplomatie française qui, précédemment, avait particulièrement mal négocié le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748 malgré l'éclatante victoire de Fontenoy (1745) dans la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). Afin de mesurer précisément pourquoi la jeune Marie-Antoinette, épouse du dauphin de France, considérée avec effroi comme une « Autrichienne », a été si mal accueillie par les milieux de cour et de pouvoir, il faut revenir sur cette première guerre causée par la question de la succession d'Autriche. Dans ce conflit, révélateur de l'aspect patrimonial de la diplomatie européenne, puisque royaumes et

empire appartient à une famille régnante, on observe à la fois la complexité dynastique et la loi de l'élection à la couronne impériale. Lorsque l'empereur Charles VI meurt en 1740, il lègue tout naturellement ses États patrimoniaux à sa fille Marie-Thérèse qui, étant femme, ne peut pas prétendre à l'élection impériale. Elle espère faire élire son mari, François de Lorraine, à la tête de l'Empire. C'était faire peu de cas de multiples oppositions, visant à la fois son propre domaine héréditaire et la couronne impériale. Parmi les princes germaniques, plusieurs sont des électeurs importants. Marie-Thérèse est femme, jeune, inexpérimentée. L'électeur de Bavière, Charles-Albert, ou le roi de Pologne, Frédéric-Auguste, par ailleurs électeur de Saxe, sont aux aguets. Pourtant, le danger viendra d'ailleurs, de Frédéric II, roi de Prusse, qui, après avoir demandé, sans succès, de l'argent en contrepartie de son vote, envahit la Silésie et attaque directement l'Autriche. Marie-Thérèse ne peut guère compter sur d'autres alliés en Europe, puisque l'Angleterre, dans un premier temps, refuse d'intervenir dans le conflit. Après hésitations et conciliabules, la France de Louis XV, alliée de longue date de la Prusse, vient en aide à l'électeur de Bavière, pour affaiblir les Habsbourg d'Autriche. Nous sommes alors dans la droite ligne de la diplomatie observée depuis les débuts de la guerre de Trente Ans, un siècle plus tôt, sous la férule de Richelieu.

En 1744, Louis XV déclare officiellement la guerre à l'Angleterre et à l'Autriche. Les combats se déroulent sur terre et sur mer (l'Angleterre et les Provinces-Unies soutenant à présent l'Autriche, surtout pour contrer des ambitions françaises). En 1748, il y a une grande gagnante sur le continent, la Prusse, tandis que sur les mers, la France et l'Angleterre, qui se sont livrés une guerre de course acharnée, sauvent chacune leurs intérêts dans les colonies. Marie-Thérèse a perdu quelques terres mais a obtenu la couronne impériale. Pourtant, le traité d'Aix-la-Chapelle, considéré comme pas assez avantageux, ne convient pas aux Français. Cédant aux ambitions autrichiennes,

Louis XV avait, dit-on, voulu « faire la paix en roi et non en marchand », ce que l'opinion traduit par un qualificatif radical : « bête comme la paix » et un proverbe usité encore de nos jours : « travailler pour le roi de Prusse » ! D'autant que rien n'est terminé et que la rivalité Prusse-Autriche ne fait que commencer. À nouveau, comme à l'époque de Richelieu, la France se sent encerclée et opère le fameux « renversement des alliances », c'est-à-dire « l'alliance autrichienne », reniement de la diplomatie établie par Richelieu. Choiseul, la Pompadour et Louis XV pensent avoir protégé leur royaume des ambitions éventuelles de la Prusse et de l'Autriche. Effectivement, dès la fin de l'été 1756, l'invasion de la Saxe par la Prusse conduit l'Autriche à renforcer son alliance avec la France. Par un second traité signé à Versailles le 1^{er} mai 1757, la France s'engage à entretenir à ses frais une milice de 4 000 Bavares et de 6 000 Wurtembourgeois et à faire agir un corps de 105 000 hommes de troupe dans les différentes principautés allemandes. Elle promet à l'Autriche, sans réciprocité aucune, un subside annuel de 12 millions de florins et une aide financière à tous les princes allemands résidant dans l'Empire. Pour la couronne de France, il est quand même prévu une petite compensation territoriale consistant en une série de ports sur la côte flamande (Furnes, Ostende, Nieuport), les régions de Chimay, d'Ypres et de Mons, dès que l'Autriche aura pu reprendre possession de la Silésie. Dans ces négociations qui ressemblent fort à un marchandage de territoires, on voit que la France avait été très mal lotie, les conditions du second traité aggravant la charge pesant sur son budget. Louis XV a agi sous la pression croisée de deux groupes d'influence, pourtant opposés entre eux, mais dont les intérêts se sont rejoints ici : d'une part, madame de Pompadour, le cardinal de Bernis et le comte de Choiseul, de l'autre, le parti dévot autour du grand dauphin, Louis-Ferdinand de France, père du futur Louis XVI, et surtout de son épouse, Marie-Josèphe – dont la mère avait été victime des violences infligées par les

Table des matières

Introduction.....	7
Marie-Antoinette en rose ?.....	15
Marie-Antoinette en noir.....	46
Marie-Antoinette en Révolution	83
Marie-Antoinette en miettes.....	138
L'humaine condition d'une reine	184
Conclusion	237
Filmographie.....	240
Bibliographie.....	249
Chronologie	251
Notes	254
Index.....	263
Biographie de l'auteur	269

Du même auteur

La Dernière Famille royale de France : 1770-1851, Lemme édition, Clermont-Ferrand, 2012.

Révolutions et Mythes identitaires, Nouveau Monde éditions, Paris, 2009.

Quand le crayon attaque : images satiriques et opinion publique en France, 1814-1918, Autrement, Paris, 2009.

Images et Histoire : outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques, Belin, Paris, 2007.

Marie-Antoinette, une reine brisée, Perrin, Paris, 2006.

L'Événement : images, représentations, mémoire, Créaphis, Grâne, 2003.

Les Rois de papier. La Caricature de Henri III à Louis XVI, Belin, Paris, 2002.

Histoire de France par la caricature, Larousse, Paris, 1999.

Le Roi décapité. Essai sur les imaginaires politiques, Le Cerf, Paris, 1991.

Achévé d'imprimer en septembre 2013 chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine,
75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.

N° d'édition : L.69EHAN000907.N001. ISBN : 978-2-7467-3795-2.

Dépôt légal : novembre 2013